

## **Visions du monde des écologistes catastrophistes : entre attente de la fin d'un monde et retrait hors du monde**

CHAMEL Jean, 2016, « Visions du monde des écologistes catastrophistes : entre attente de la fin d'un monde et retrait hors du monde », *Processus de légitimation entre politique et religion : Approches historico-culturelles et analyses de cas dans les mondes européen et extra-européen*, S. Mancini et R. Rousseleau éd., Paris, Editions Beauchesne, p. 281-298.

### **Introduction**

Nés dans les années 1970, les mouvements écologistes se sont rapidement organisés en associations et partis politiques et les idées qu'ils défendaient se sont trouvées regroupées dans le terme générique d'« écologie politique ». Si l'écologisme a une évidente dimension politique, il semble cependant ne pas se limiter à celle-ci. L'établissement d'un lien entre écologie et religions instituées semble remonter au célèbre article de Lynn White Jr. « The Historical Root of Our Ecological Crisis », article qui place le christianisme à l'origine de la dégradation de l'environnement. Inversement, de nombreux travaux ont cherché à montrer la comptabilité entre la foi chrétienne et le souci de la « Création », de manière assez classique<sup>1</sup> ou plus originale, comme par exemple l'écospiritualité de Michel-Maxime Egger<sup>2</sup>. Une autre approche, envisageant l'écologisme comme un nouveau mouvement religieux, a connu moins de succès. Elle a été tentée par Bron Taylor<sup>3</sup>, mais se limite à l'écologie profonde. Beaucoup plus nombreuses sont les tentatives visant à rapprocher l'écologisme des mouvements millénaristes qui parsèment l'histoire humaine. Quelques titres d'une récente littérature anti-écologiste en témoignent: *Le fanatisme de l'apocalypse*, *Les prêcheurs de l'apocalypse* ou *L'apocalypse n'est pas pour demain*<sup>4</sup>. Leurs auteurs ne vont cependant guère au-delà de l'allusion, et ces rapprochements ont le plus souvent un caractère dénigrant: il s'agit de souligner la nature « obscurantiste » de l'écologisme dans une perspective progressiste qui considère la religion comme un archaïsme voué à disparaître.

Serait-il possible d'envisager plus sereinement les affinités que semblent avoir certaines visions du monde écologistes à caractère catastrophique, avec les mouvements millénaristes ? Ce rapprochement mérite d'être tenté afin de mieux comprendre les éléments des discours écologistes qui peuvent s'apparenter à une forme de millénarisme. Il devrait

---

<sup>1</sup> Bastaire et Bastaire, *Pour une écologie*.

<sup>2</sup> Egger, *La Terre*.

<sup>3</sup> Taylor, *Dark Green*.

<sup>4</sup> Bruckner, *Le fanatisme* ; Kervasdoué, *Les prêcheurs* ; Tertrais, *L'apocalypse*.

également permettre de remettre en question l'opposition manichéenne entre d'un côté la Science et la Raison dont se réclament les anti-écologistes, et de l'autre l'obscurantisme religieux d'un « retour à la bougie » qu'ils prêtent aux écologistes.

Après avoir défini au préalable les contours du milieu écologiste dont nous parlerons et l'avoir situé dans le large champ des écologismes, nous explorerons sa dimension protestataire afin de vérifier qu'elle s'étend au-delà d'une seule logique de défense d'intérêt et s'apparente à une revendication de changement de l'ordre du monde, caractéristique de tout mouvement millénariste. Nous détaillerons ensuite certains traits propres à la vision du monde de ce milieu, notamment ceux pouvant se rapporter à une apocalyptique écologique. On pourra alors discuter de la pertinence d'un rapprochement avec les mouvements messianiques, mouvements dont on aura au préalable fourni quelques éléments de définition. Nous aborderons ensuite les limites de cette comparaison, limites en particulier liées au problème de la définition du religieux. Nous tenterons finalement de développer cet aspect religieux en nous intéressant à l'approche plus spirituelle que peuvent suivre certains écologistes. Nous montrerons alors comment cette approche tend à s'inscrire dans une autre cosmovision, laquelle peut conduire à une démobilitation et à un retrait hors du monde.

### **L'écologisme de la catastrophe**

Le champ écologiste est loin d'être homogène, il présente au contraire une très grande diversité de courants aux *weltanschauungen* parfois très différentes. Il semble impossible de parler des écologistes en général, et convient donc de préciser les contours du milieu dont il est ici question. La majorité des écologistes-préfère ne pas être « encartée » dans un parti ou une association, ou ne se revendique pas d'un seul mouvement<sup>5</sup>. Les milieux associatifs ayant fait l'objet d'études relativement récentes<sup>6</sup>, nous avons choisi de nous focaliser sur des individus agissant au sein de réseaux informels mais bénéficiant très souvent d'une certaine visibilité au sein du milieu écologiste, parce que producteurs de discours (journalistes, blogueurs, auteurs, conférenciers, etc.). Ce milieu, par son caractère désinstitutionnalisé, est plus à l'image du mouvement écologiste dans son ensemble. Mais ne se résumant pas à une institution précise, ou à un mouvement déclaré, il doit être défini autrement : d'abord par les nombreux liens entre ses membres d'un espace francophone recouvrant la France et la Suisse romande, mais surtout par quelques traits récurrents de leurs parcours et de leurs visions du monde.

---

<sup>5</sup> Bozonnet, « L'imaginaire ».

<sup>6</sup> Billemont, *L'écologie politique* et Ollitrault, *Militer*.

On peut résumer brièvement ces traits, sous forme de profil type : ces individus ont, à un moment donné de leur parcours, « pris conscience » que le monde prenait la mauvaise direction, et que, sans action rapide et massive, il courait à la catastrophe. Cette prise de conscience, rapide ou progressive, s'accompagne de changements dans leur mode de vie et leur manière de penser. Mais l'action individuelle ne leur suffit pas, rejetant l'idée d'une vie « rangée », il leur faut s'engager, d'abord pour partager la conscience de l'imminence du « basculement » et amener d'autres personnes à cette « prise de conscience », parfois ensuite pour expérimenter d'autres manières de vivre, de penser, de décider, d'agir.

L'idée de « catastrophe » subsume divers éléments d'une « crise écologique », avec cependant deux enjeux qui occupent une place centrale : d'une part le changement climatique provoqué par l'augmentation rapide des émissions anthropiques de gaz à effet de serre, et d'autre part la perspective d'une raréfaction des ressources naturelles, notamment énergétiques, avec le pétrole qui connaîtrait actuellement ou très prochainement un pic de production avant de voir son exploitation décroître. L'idée principale qui relie ces écologistes est que l'on « va dans le mur », une vision catastrophiste du monde donc. C'est cet élément que l'on retiendra en les qualifiant donc d'« écologistes catastrophistes » afin de les distinguer d'autres écologistes. Le terme peut sembler réducteur, les scénarios envisagés relativement à l'évolution du monde étant multiples et pas nécessairement apocalyptiques, mais il n'est pas rejeté par les acteurs qui se revendiquent souvent d'un « catastrophisme éclairé »<sup>7</sup>.

Il convient enfin de situer rapidement cet écologisme de la catastrophe par rapport à d'autres visions du monde écologistes. Ce positionnement ne peut être qu'idéal-typique, chaque écologiste construit en effet sa propre vision du monde en empilant à sa manière les diverses « briques » de sens que l'on peut associer à d'autres courants du champ écologiste. Les écologistes catastrophistes s'opposent tout d'abord, comme l'ensemble des écologistes, à la poursuite de la surexploitation des ressources naturelles et des processus de destruction des équilibres de la biosphère. Ils s'opposent également aux visions optimistes qui estiment que le modèle de croissance économique peut être préservé par le biais d'un développement durable, de solutions techniques et d'une « économie verte ». Les écologistes catastrophistes s'intéressent par ailleurs en premier lieu à la question de la survie du monde, qu'il s'agisse de la « civilisation », de l'humanité ou de la vie sur terre, et tendent à reléguer au second plan les questions d'autonomie et de justice sociale, bien que ces questions suscitent un intérêt

---

<sup>7</sup> Dupuy, *Pour un catastrophisme*.

croissant dans l'évolution de leur réflexion. Leur perspective, inspirée avant tout des sciences « dures », est très matérialiste et éloignée *a priori* des approches plus spirituelles, même si là encore un intérêt peut surgir dans certains cas. Enfin, ces écologistes s'intéressent avant tout au devenir de l'espèce humaine et ne se retrouvent pas, dans la plupart des cas, dans les fondements d'une écologie profonde qui se veut bio- ou éco-centrique, laquelle semble peu développée dans le périmètre franco-suisse de cette recherche. Ces éléments de positionnement ne sont finalement donnés qu'à titre indicatif, et l'on verra par la suite que les écologistes cherchent à enrichir leur vision du monde en l'ouvrant à d'autres perspectives plutôt qu'à la fermer pour privilégier sa cohérence.

### **L'écologisme catastrophiste comme mouvement protestataire**

Quand les premiers mouvements écologistes ont émergé dans les années 1970, l'engagement des écologistes a initialement été interprété en sociologie comme la réaction d'une classe moyenne « frustrée » de ne pas avoir atteint une position professionnelle en rapport avec le niveau de ses études supérieures, l'écologisme offrant aux classes intermédiaires un discours contestataire alternatif à la lutte des classes<sup>8</sup>. Hubert Billemont reprend cette approche en 2006 et interprète le « phénomène contre-culturel écologiste comme expression politico-morale d'une frustration sociale relative engendrée chez les fractions demi-intellectuelles de la classe moyenne par le processus de déclassement social toujours en œuvre<sup>9</sup> ». Il se réfère cependant à son seul objet d'étude, circonscrit à des membres d'associations écologistes de la région nantaise, lesquels ont entre 40 et 60 ans et exercent des professions intermédiaires. Sa thèse tend d'une part à rabattre uniquement sur le socio-économique une pensée écologiste qui cherche justement à s'en extraire pour un « ailleurs », ce qui limite l'intérêt d'une analyse déjà menée plus de deux décennies auparavant, et d'autre part elle ne concerne qu'une catégorie d'écologistes, sans préjuger d'autres logiques protestataires possibles au sein d'autres groupes.

Le parcours et le positionnement des écologistes dont il est question ici permettent de proposer un autre scénario développant également une dimension protestataire. On constate tout d'abord que le niveau d'étude de ce groupe est élevé. Presque tous ont un diplôme universitaire, et dans bien des cas il s'agit de maîtrises universitaires obtenues parfois dans des établissements renommés. On relève également une proportion élevée de docteurs. En examinant les fonctions occupées, on observe néanmoins une plus grande variation en termes

---

<sup>8</sup> Boy, *Le vote écologiste* et Léger et Hervieu, *Des communautés*.

<sup>9</sup> Billemont, *L'écologie politique*, 14.

de statut social. Quelques-uns occupent des positions *a priori* prestigieuses telles que journalistes pour des titres nationaux ou cadres supérieurs dans des grands groupes privés ou organisations internationales, mais la plupart travaille plutôt pour de petites structures d'information, de réflexion ou de promotion d'une société soutenable. Retrouverait-on alors ce processus de déclassement social entraînant un rejet de la société, processus déjà identifié par Daniel Boy en 1981 mais avec un niveau d'étude plus élevé qui serait la conséquence du phénomène d'inflation éducative ? C'est possible dans une certaine mesure, mais cela ne semble pas être une explication suffisante.

Si cette dynamique de statut social peut favoriser le développement d'une vision du monde écologiste, il est également important d'examiner le lien de causalité inverse. Il semble en effet que si la position sociale de ces écologistes n'est souvent pas à la hauteur de leur niveau d'étude, c'est précisément une conséquence de leur vision du monde, plutôt qu'une cause justifiée *a posteriori*. Partant du constat que le fonctionnement actuel de la société n'est pas soutenable et que l'« on va dans le mur », ils évoquent le besoin d'être et de vivre « en cohérence », ainsi que la question de leur responsabilité pour expliquer leur parcours qui s'écarte de la trajectoire qui semblait déjà tracée pour eux. Une trentenaire de Suisse romande se sent ainsi tout à fait à l'aise d'avoir quitté une grande ONG environnementale pour devenir animatrice socio-culturelle dans une petite structure d'insertion, où son travail prend plus de sens à ses yeux. Elle note parfois une certaine incompréhension dans son entourage, mais dit ne pas y prêter attention. Un autre aime à se rappeler qu'il a décidé d'abandonner une carrière académique pour se consacrer aux défis écologiques lorsqu'il était post-doctorant à Cambridge, après avoir publié les résultats de sa thèse dans la revue *Nature*. Dans son cas, il lui est important de justifier sa position actuelle, pas toujours confortable, comme le résultat d'un engagement voulu et non la conséquence d'une situation d'échec.

Un autre élément qui tend à diminuer la portée d'une explication sociologique réductrice du développement d'une vision du monde écologiste est le sentiment d'étrangeté qu'éprouvent souvent ces écologistes vis-à-vis de leur entourage proche. Leurs parents et amis semblent mieux réussir leur vie professionnelle mais aussi familiale, alors qu'eux-mêmes rejettent au contraire l'idée d'une vie bien réglée et désengagée. Il semble donc bien y avoir une dimension personnelle à l'engagement écologiste, liée à une sorte de révélation, et que l'on ne saurait réduire uniquement à une forme de déterminisme sociologique.

Il est donc clair que l'écologisme comporte une forte dimension protestataire, mais on ne saurait rabattre celle-ci seulement sur un sentiment de frustration de déclassés, ce qui réduirait l'intérêt que l'on peut porter à leur vision du monde, au profit d'une vision fondée sur la seule lutte des classes. On peut tout aussi bien défendre le point de vue inverse, lequel a pour point de départ la prise de conscience d'un avenir catastrophique pour l'humanité si rien n'est fait pour modifier la direction que prend le monde. S'engager pour changer le monde revient alors bien souvent à s'opposer à son fonctionnement actuel, à refuser de faire carrière, ce qui entraîne un certain déclassement. Il semblerait en fait que les deux logiques aillent de pair, la prise de conscience initiale pouvant être liée à un certain sentiment de marginalité, les deux se renforçant ensuite mutuellement.

Etablir que la protestation écologiste va au-delà d'une seule logique d'intérêt ou de justification était important pour sortir de l'impasse du réductionnisme sociologique, mais déborde-t-elle pour autant du socio-politique vers la pure idéologie, voire le religieux ? La dimension de contestation sociale de l'écologisme pourrait en effet correspondre à celle des mouvements millénaristes. Il s'agit dans tous les cas de se préparer à un renversement de l'ordre établi, à l'avènement d'un monde nouveau, et cette attente, si elle est souvent le fait des couches inférieures, dominées, de la société, peut aussi concerner l'ensemble du corps social en situation de désorganisation sociale<sup>10</sup>. Il convient donc de mieux comprendre les visions du monde écologistes et de vérifier si l'on peut inscrire l'apocalyptique écologique détectée par Léger et Hervieu en 1983 dans la longue et vaste lignée des millénarismes. Léger et Hervieu avaient en effet prolongé cette perspective sociologique de protestation sociale en soulevant la question d'un millénarisme politico-religieux à travers l'identification d'une apocalyptique écologique au sein de communautés néo-rurales. Ils la décrivaient alors comme une stratégie compensatoire : une vision cataclysmique de l'avenir permettant de justifier une marginalité devenue ainsi exemplaire. En parlant d'apocalyptisation d'une utopie comme expression de l'impuissance pratique d'une couche sociale<sup>11</sup>, il semble cependant que Léger et Hervieu ne sortent pas du réductionnisme sociologique. Pour sortir de cette impasse, il est nécessaire d'aborder plus en détail la vision du monde des écologistes catastrophistes, et plus particulièrement sa dimension apocalyptique.

### **Visions du monde et de sa fin : quelle apocalyptique écologique ?**

---

<sup>10</sup> Pereira de Queiroz, *Réforme*.

<sup>11</sup> Léger et Hervieu, *Des communautés*, 157 et 208.

Il est nécessaire dans un premier temps de préciser la vision du monde des écologistes catastrophistes. En arrière-plan, ceux-ci s'appuient sur des savoirs scientifiques et techniques validés et reconnus par les structures *ad hoc* de la société, même si ces savoirs s'accompagnent d'incertitudes. S'appuyant sur ces travaux scientifiques, ils constatent l'impossibilité de la poursuite du mode de développement actuel des pays industrialisés, d'autant plus que ce modèle tend à se généraliser au reste de la planète.

La formulation de ce constat est vécue comme la révélation, pourrait-on dire, que le monde prend la mauvaise direction, que l'on « va droit dans le mur ». Cette « prise de conscience », qui peut être très rapide mais se fait progressivement le plus souvent, est construite comme un moment important, parfois un « basculement », un « renversement » de vision du monde. On a « compris », on est devenu « conscient » de certaines choses, et on ne pourra pas retomber dans un état d'ignorance.

Deux traits de cette clé de voûte de la vision du monde des écologistes catastrophistes méritent attention : d'une part elle porte son intérêt sur un « monde » dont il faut préciser les contours, et d'autre part sur la direction que prend ce « monde », dans une perspective historique. Le « monde » des écologistes se veut global, il forme un tout observé de l'extérieur, ils font d'ailleurs parfois référence aux premières photographies prises de la Terre depuis l'espace, parlant d'un « *overview effect* » qui aurait joué un rôle important dans la prise de conscience des limites planétaires. Cette vision globale a cependant ses limites, elle place en effet le seul destin de l'espèce humaine au centre de ses préoccupations.

Ce monde, perception donc d'une humanité globalisée, court à sa perte parce qu'il détruit son environnement. L'idée de marche du monde, de direction que prend celui-ci est très forte. Le monde est donc pensé comme une entité globale, de l'extérieur, et qui suit une trajectoire que l'on peut anticiper. C'est parce qu'ils sont tous d'accord pour affirmer que « l'on va dans le mur », et que ce constat est au fondement de leur vision du monde, que ces écologistes peuvent être caractérisés de catastrophistes. Ce catastrophisme peut cependant prendre de multiples formes, avec deux figures constantes, celle de *l'imminence* et celle de *l'incertitude*. Tous s'accordent en effet pour dire que nous sommes à un tournant de notre histoire, que nous vivons un moment particulier (même si certains reconnaissent que c'est peut-être un sentiment développé par chaque génération), et que de grands changements sont en cours ou à venir dans un futur proche. Pour certains, nous serions en effet déjà en train de « basculer », la crise économique actuelle étant un symptôme de ce « renversement », quand

d'autres attendent de grands bouleversements dans les années ou décennies qui viennent. Une grande incertitude plane cependant sur l'ampleur de ce qui va – ou est en train de – se passer. Pour les uns, nous nous dirigeons vers des temps effroyables de guerres et de famines qui réduiront considérablement la population humaine, mais pour d'autres le « changement » pourrait se faire plus en douceur. Ils craignent en fait plus les situations de chaos social, de guerre, que les catastrophes « naturelles », conséquences qui leur paraissent désormais inéluctables du changement climatique. S'ils redoutent la catastrophe, malgré ses contours flous, ils espèrent encore que l'on pourra l'éviter mais sans guère y croire. Peut-être qu'une prise de conscience globale aura lieu suite à certains évènements et qu'il sera encore possible d'éviter le pire, pensent certains, mais il sera sans doute déjà trop tard.

À ses incertitudes répond la certitude d'une « transition » inévitable, celle de vivre dans un monde qui ne peut continuer sur sa lancée et doit finir pour laisser la place à un autre monde. Il y a donc bien l'attente, et parfois l'espérance, de la fin d'un monde, laquelle s'accompagne de la peur de la fin du monde, qui se produirait si les conditions climatiques se modifiaient au point de rendre impossible la vie humaine sur Terre, voire la vie en général. Une autre fin du monde envisagée est celle de la fin de la « civilisation » et du « retour de la barbarie », consécutive au chaos engendré par les crises écologiques. L'après est finalement peu pensé et on espère avant tout qu'il existera. En ce sens, il semble difficile de parler d'utopie écologiste : il ne s'agit pas de rêver d'un monde parfait mais de viser sa simple survie.

Les écologistes catastrophistes n'arrivent en effet pas à comprendre comment le monde peut continuer ainsi à « foncer dans la mauvaise direction » alors que l'insoutenabilité de son modèle de développement leur apparaît comme scientifiquement prouvé et relève de l'évidence. Le *zeitgeist* actuel, qui veut que les priorités aillent à la croissance économique et à l'emploi, ne leur donne pas de raisons d'espérer. Dans ces conditions, voyant leur discours marginalisé, ils peuvent être tentés d'espérer la catastrophe, laquelle prouverait la justesse de leur vue et balayerait ce monde qui ne les entend pas. Ce cas de figure semble vérifier l'hypothèse d'une apocalyptique écologique comme stratégie compensatoire formulée par Léger et Hervieu, il ne s'agit cependant que d'une configuration particulière ne s'appliquant qu'à quelques personnes traversant une période difficile. Mais l'on remarque inversement que les écologistes les plus satisfaits de leur situation professionnelle sont aussi ceux qui développent les visions les moins catastrophiques de l'avenir.

Ces éléments de visions du monde des écologistes catastrophistes permettent-ils d'effectuer un rapprochement avec les attentes des mouvements millénaristes ? La notion de millénarisme regroupe une très grande variété de mouvements politico-religieux sur de vastes étendues spatio-temporelles, sans qu'il existe de définition arrêtée à laquelle se référer. On peut néanmoins tenter de comparer la vision du monde écolo-catastrophiste avec certains traits millénaristes identifiés par Henri Desroche dans *Dieux d'hommes* et *Sociologie de l'espérance*. Celui-ci se sert d'une définition de Hans Kohn, reprise ensuite par Sébastien Fath dans le *Dictionnaire des faits religieux*<sup>12</sup> pour établir que le messianisme est « essentiellement la croyance religieuse en la venue d'un Rédempteur qui mettra fin à l'ordre actuel des choses, soit de manière universelle, soit pour un groupe isolé et qui instaurera un ordre nouveau fait de justice et de bonheur ». Et Desroche ajoute que le terme messianisme revêt souvent une signification voisine du terme « millénarisme ». Celui-ci est précisément l'attente du millénium, c'est-à-dire d'une rupture et du début d'un temps nouveau, espéré meilleur. « Le millénarisme étant le mouvement socio-religieux dont le messie est le personnage. Les deux concepts, en tout cas, impliquent une liaison essentielle des facteurs religieux et des facteurs sociaux, du spirituel et du temporel, des valeurs célestes et des valeurs terrestres, aussi bien dans le désordre, dont ils préconisent l'abolition, que dans l'ordre nouveau dont ils annoncent l'instauration »<sup>13</sup>. L'existence d'un personnage messianique évident faisant défaut pour rapprocher l'écologisme catastrophiste du messianisme, la discussion se limitera au seul millénarisme.

Le trait central de tout millénarisme paraît être l'attente de la fin de l'ordre actuel des choses, perçu comme un désordre, et l'espérance d'un ordre nouveau. En ce sens, on peut dire que l'écologisme catastrophiste s'apparente à un millénarisme. Il ne s'agit pas d'attendre ou d'espérer la fin du monde, mais de se révolter contre la direction prise par le monde, et d'espérer l'avènement d'un monde meilleur : si la tradition eschatologique a pour visée la fin du monde, la tradition messianiste-millénariste vise seulement la fin d'un monde lors d'un grand jour, le « Milenial Day » qui sera l'inaugurateur d'une nouvelle Ère, d'un nouvel Âge, d'un nouveau Monde<sup>14</sup>. On retrouve chez les catastrophistes l'attente d'un basculement rapide, d'évènements de grande ampleur correspondant au « Milenial Day » ; l'idée d'un changement progressif, d'une transition sans heurt est rarement retenue, sans doute parce qu'elle est éminemment démobilisatrice.

---

<sup>12</sup> Fath, « Messianismes », 714.

<sup>13</sup> Desroche, *Dieux d'hommes*, 7.

<sup>14</sup> Desroche, *Dieux d'hommes*, 23.

Si la fin de l'ordre actuel des choses est bien attendue, et de manière plutôt abrupte, l'attente d'un monde nouveau est moins nette. L'espérance d'un monde plus juste peut être évoquée par les personnes les plus sensibles aux questions d'inégalité, de domination, d'injustice. Mais les idées de bonheur ou de monde parfait ne sont jamais soulevées, ou alors pour souligner qu'elles ont été discréditées par les luttes idéologiques du XX<sup>ème</sup> siècle. L'ordre nouveau attendu peut s'inscrire dans deux perspectives qui ne s'opposent pas nécessairement. La première s'organise autour des idées de simplicité et de convivialité, il s'agit de vivre mieux en ayant plus de temps, en mangeant plus sainement, en entretenant plus de liens, en étant plus solidaires. La thématique du retour à un passé entendu comme Âge d'or n'est jamais explicite, on se défend au contraire de prôner un « retour à la bougie », mais il semble néanmoins que cette vision de l'avenir s'apparente quelque part à la recherche d'une convivialité et d'une simplicité perdues. Il s'agit là d'une autre constante des royaumes millénaristes, « le nouveau règne messianique est une réédition *en avant* d'un régime plus ou moins identique expérimenté en *arrière* », l'appel au passé sert à fonder l'avenir<sup>15</sup>. La seconde perspective, mise en avant par les profils les plus scientifiques, ne contient pas cette dimension de retour mais se rapproche plus de l'idée de perfection, sans l'embrasser pour autant. Il s'agit, en réaction à la « stupidité » du monde actuel, d'espérer « un monde plus intelligent », voire d'envisager la construction d'une « intelligence collective ».

Il est ainsi possible de répondre aux anti-écologistes évoqués en introduction. Il serait bien possible, comme ils l'affirment, d'inscrire le catastrophisme de certains écologistes dans la longue histoire des mouvements millénaristes. Ce catastrophisme comporte en effet une dimension de protestation sociale et il prévoit l'imminence d'évènements de grande ampleur qui mettront fin à l'ordre du monde actuel. Mais les anti-écologistes assimilent écologisme et messianisme avant tout pour mettre en avant une dimension religieuse au sens de pure « croyance », perçue par eux comme « obscurantiste » et invalidante face à leur propre *weltanschauung* fondée sur l'évidence de la raison et du progrès. Or, l'écologisme n'a rien d'une « croyance » ou d'une « foi » en des entités invisibles, ce qui correspond davantage à ce qu'on entend par religieux. Même pour les écologistes chrétiens, l'injonction de changement ne vient pas de Dieu ou d'une figure divine similaire. Elle vient plutôt d'autres sources de légitimité, dont deux idées, combinables mais pas nécessairement associées, qui reviennent régulièrement : la Science, dont il faut tenir compte des résultats, et/ou la Vie, qu'il convient de préserver. Il est donc quelque peu ironique de constater qu'on leur reproche une religiosité

---

<sup>15</sup> Desroche, *Dieux d'hommes*, 18.

supposée, alors qu'ils tirent leurs arguments de la même approche scientifique dont se réclament leurs adversaires.

Est-on tout de même en présence de nouvelles formes de transcendance ? Plusieurs de nos interlocuteurs évoquent la Science comme possible vérité ultime, en laquelle ils déclarent croire. D'autres parlent d'une « intelligence de la vie », qu'il faut célébrer, à laquelle il faut s'éveiller. Mais plus que de transcendance, il semble qu'il faille mieux parler de principes ultimes et de forces naturelles, donc immanentes. Et plus que de dimension religieuse (et conformément à leur discours), il semble qu'il faille s'orienter vers la notion plus large de *spiritualité*.

### **Spiritualité, visions globales et retrait hors du monde**

Les écologistes catastrophistes ne prêtent pas tous la même importance à la question de la spiritualité. Ceux qui s'y intéressent entendent par ce terme une quête de sens ultime, le dépassement de leur simple existence individuelle<sup>16</sup>. En creux, cette notion marque aussi l'existence d'une vie intérieure indépendamment des religions instituées. Ces écologistes ont en effet souvent reçu une éducation chrétienne dont ils se sont plus ou moins éloignés au fil des années. Cette quête de sens et de dépassement s'accompagne généralement d'une insistance sur les idées de connexion et d'interconnexion. Voici les propos un écologiste catastrophiste en quête d'« écospiritualité » :

Je suis assez immanent. Matérialiste, mais au sens le plus sacré du terme, pas au sens consommatoire. Pour moi la transcendance et l'immanence ne font qu'un, il y a une intelligence qui me dépasse, il y a mystère absolu, mais il est accessible dans la matière. Il n'y a pas besoin de se créer des mondes parallèles pour accéder à un sentiment spirituel. [...] Même dans le bouddhisme, il y a cette idée d'interdépendance, pour moi c'est une pensée fondamentalement écologique, l'inter-être. Quand tu regardes une feuille de papier, tu vois dedans l'arbre mais aussi le nuage, l'eau, tu vois le bûcheron, tu vois le pain qu'il a nourri, en fait dans une feuille de papier tu vois l'univers. Et moi, c'est dans une expérience comme ça, essayer de me rappeler des connexions, de me rappeler de cette interconnexion permanente de toutes choses que je trouve mon expérience spirituelle, voire religieuse la plus forte. [...] C'est une question de relation. Pour moi, la spiritualité, en tout cas, je la trouve dans le

---

<sup>16</sup> Définir la spiritualité est problématique, Jaques Le Brun insiste sur « l'extrême imprécision et l'absence de contenu de cette notion dans le champ de la culture aujourd'hui » (Le Brun, « Spiritualité », 1189).

fait d'honorer la relation au sens le plus direct du terme, c'est-à-dire de reconnaître cette relation permanente à toute chose.

Dans cette perspective, une vision poussant jusqu'au bout la logique englobante s'étend bien au-delà des préoccupations humaines, même si celles-ci sont déjà pensées en lien avec leur écosystème. Elle englobe l'ensemble des interactions de la biosphère et de ce fait relativise la place de l'humanité dans ce système. Celle-ci étant une espèce comme les autres, son destin importe donc moins que l'avenir de l'ensemble de la biosphère, idée qui se réfère à la Vie comme absolu. C'est dans ce cadre que s'insère « l'hypothèse Gaïa » selon laquelle « la Terre est un être vivant ». Dans cette optique, les catastrophes qui s'annoncent pour l'humanité peuvent être comprises comme autant d'étapes nécessaires à la réalisation d'un dessein qui nous échappe. Ainsi, le même écologiste s'interroge sur son engagement :

[Il y a] quelque chose de l'ordre du paradoxe entre le fait que le monde en tant que tel est parfait et puis ce sentiment en même temps qu'il y a quelque chose qui ne va pas et qu'on lutte là contre, et ça aussi c'est parfait. Il y a une espèce de retournement de paradoxe, en fait, entre une perfection et le fait qu'on se batte contre l'état du monde, mais c'est aussi parfait en tant que tel, donc tout est parfait au final.

L'effondrement de la société thermo-industrielle et la réduction drastique de la population humaine seraient alors le résultat d'un processus d'auto-régulation de notre espèce qu'il convient d'accepter. Cette posture, que l'on peut assimiler à l'écologie profonde, apparaît alors comme démobilisatrice, dépolitisante, pour celles et ceux qui se situent dans cette perspective, parce qu'elle ne concerne plus essentiellement la communauté humaine, domaine de l'action politique. C'est une forme de retrait « hors du monde », au profit d'une spiritualité axée sur l'interconnexion de toutes choses.

Le monde des écologistes catastrophistes a précédemment été décrit comme global, vu de l'extérieur, comme de l'espace. On peut préciser que cette extériorité se comprend également comme un certain oubli de soi, de son corps, de ses émotions. Par exemple, ces écologistes mangent souvent des produits issus de l'agriculture biologique, s'efforcent de réduire leur consommation de viande, mais ils disent ne pas le faire directement pour leur bien-être ou leur santé. Leur action découle d'une analyse qui se veut rationnelle de l'état du monde et qui laisse peu de place aux émotions ou aux sensations. Leur engagement découle d'une posture éthique et exemplaire, il faut faire ce que la raison leur demande de faire.

D'autres écologistes développent cependant une autre manière de voir le monde, non plus de l'extérieur, mais de l'intérieur. Celui ou celle qui développe cette vision du monde occupe alors une position centrale. Il s'agit de partir de soi et d'accomplir une « triple connexion » en cercles concentriques, d'être, pour un autre écologiste :

d'une part connecté à soi-même, ses émotions, sa mission de vie, ses propres talents ; ensuite aux autres, sentir que les autres sont plutôt mes frères que mes ennemis, que les autres sont une autre partie de moi et que finalement l'humanité c'est une grande famille où on a des problèmes communs qu'on ne pourra résoudre qu'ensemble, comprendre qu'on est tous reliés, les bouddhistes disent « on est tous interconnectés » et on est en train de le réaliser maintenant, que penser individuellement, c'est insuffisant, maintenant. Donc la deuxième connexion c'est la communauté, et la troisième connexion, c'est à la planète, à la Terre. C'est de dire « mon destin est relié au destin de la Terre ».

On peut là encore parler de vision globale, mais dans une toute autre perspective, laquelle favorise le ressenti plutôt que le seul raisonnement. Tout part de soi, mais celui-ci s'oublie dans l'immensité du monde qui l'entoure. Cette approche laisse une large place à la méditation, il s'agit de sentir, d'« être conscient », plutôt que de comprendre. Elle accorde d'avantage d'importance à ce que l'on ressent soi-même, elle est plus axée sur son propre corps. La représentation catastrophiste du monde est alors secondaire, et cette vision du monde s'apparente à un écologisme très différent de celui déjà évoqué : dépolitisé, il correspond à la construction d'un environnement propice à sa quête de paix intérieure, par le biais d'une spiritualité vécue. Ainsi, à Findhorn, « écovillage » situé au Nord de l'Ecosse et souvent considéré comme un haut lieu du *New Age*, on se soucie peu de l'empreinte écologique engendrée par les nombreux visiteurs, souvent venus en avion. On les invite par contre à venir méditer dans la station d'épuration écologique, appelée *The Living Machine*, sur les cycles de la vie et l'interconnexion entre tous les êtres, de voir et de ressentir profondément la réutilisation de ses excréments par d'autres formes de vie (en l'occurrence des plantes aquatiques au sein de grands bacs disposés dans une serre).

Certains écologistes catastrophistes cherchent cependant à combiner ces deux visions du monde. Celles-ci ne seraient en effet pas incompatibles, ainsi que le suggère Tim Ingold. Dans « *Globes and Spheres : The Topology of Environmentalism* », il oppose deux visions du monde proches de celles qui viennent d'être décrites, et pour lui chaque vision contiendrait

l'autre en germe. Dans cette perspective, il convient de reconsidérer la manière « d'être au monde » de ces deux visions. Dans le cas de la vision globale de l'extérieur, l'oubli de soi ne saurait être total, il s'agit en fait plutôt de penser son action dans le monde sans penser le faire pour soi, mais celui-ci reste bien présent. On peut alors voir les différentes logiques d'actions visant à réduire son empreinte écologique comme le moyen d'être en lien avec le monde, de se connecter matériellement à celui-ci. Si l'on adopte ce point de vue, alors ce *modus operandi* ne semble pas si éloigné de celui propre à la vision globale de l'intérieur. Dans les deux cas, il est question de se connecter au monde, dans le premier la connexion se fait par le biais d'interactions matérielles quand dans le second elle est avant tout spirituelle.

## Conclusion

Pour les écologistes développant une vision catastrophique de l'évolution du monde, cette perspective n'est pas, ou pas uniquement, la *conséquence* d'une situation de déclassement social, mais aussi la *raison* de leur marginalisation relative. Ce constat conduit à s'intéresser à leur vision du monde plus en détail et à identifier une apocalyptique écologique. Leur vision globale d'un monde qui court à sa perte s'apparente en effet à l'attente de la fin d'un monde mais fin préalable, pour certains d'entre eux, à l'espérance d'un monde meilleur, même si les contours de ce dernier restent flous. Le « basculement » semble généralement imminent, et ces écologistes catastrophistes expriment un sentiment de révolte contre l'ordre, ou plutôt le désordre, actuel. Contre le réductionnisme des anti-écologistes, nous avons vu que l'écologisme catastrophiste ne s'inscrit que partiellement dans la lignée des mouvements millénaristes. On n'y trouve pas d'attente d'un messie, ni d'une figure divine, et le caractère scientifique des arguments laisse peu de place à une dimension religieuse. On la trouve par contre dans des pratiques individuelles liées à la spiritualité, qu'il s'agisse d'une quête personnelle de sens global ou lorsqu'une plus grande place est accordée au ressenti et que l'accent est mis sur l'idée de connexion totalisante/universelle.

Alors que la première vision du monde présentée est fortement mobilisatrice et pousse à agir dans le monde suivant des logiques que nous avons rapprochées des mouvements millénaristes, la seconde, évoquée ensuite, est à l'inverse démobilisatrice. Celles et ceux qui se retrouvent à jongler entre ces deux visions se voient donc tiraillés entre la volonté de changer le monde et la tentation d'en sortir pour se consacrer à une démarche d'ordre spirituel. Dans tous les cas, la place majeure qu'occupent les démonstrations scientifiques dans les discours de ces écologistes ne permet pas de valider les accusations d'obscurantisme et d'irrationalité dont ils sont parfois l'objet.

**Mots-clés :** écologie, écologisme, catastrophisme, millénarisme, vision du monde, spiritualité

BASTAIRE Hélène et BASTAIRE Jean, *Pour une écologie chrétienne*. Paris : Cerf, 2004.

BILLEMONT Hubert, *L'écologie politique : Une idéologie de classes moyennes*. Thèse de doctorat. Evry : Université d'Evry Val d'Essonne, 2006.

BOY Daniel, « Le vote écologiste en 1978 », *Revue française de science politique*, 31 : 2 (1981), 394-416.

BOZONNET Jean-Paul, « L'imaginaire écocentrique : Un récit postmoderne contre les institutions », Conférence pour la journée d'étude C2SO de l'ENS et du CEDRATS, Lyon, 23-24 avril 2010.

BRUCKNER Pascal, *Le fanatisme de l'apocalypse: Sauver la Terre, punir l'Homme*. Paris : Grasset, 2011.

DESROCHE Henri, *Dieux d'hommes: Dictionnaire des messianismes et millénarismes de l'ère chrétienne*. Paris : Mouton, 1969.

DESROCHE Henri, *Sociologie de l'espérance*. Paris : Calmann-Lévy, 1973.

DUPUY Jean Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé : Quand l'impossible est certain*. Paris : Seuil, 2002.

EGGER Michel-Maxime, *La Terre comme soi-même: Repères pour une écospiritualité*. Genève : Labor et Fides, 2012.

FATH Sébastien, « Messianismes », in AZRIA R. et HERVIEU-LEGER D. (éd.), *Dictionnaire des faits religieux*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, 714-718.

INGOLD Tim, « Globes and Spheres : The Topology of Environmentalism », in MILTON K. (éd.), *Environmentalism: The View from Anthropology*, London : Routledge, 1993, 31-42.

KERVASDOUE Jean de, *Les prêcheurs de l'apocalypse: Pour en finir avec les délires écologiques et sanitaires*. Paris : Plon, 2007.

LE BRUN Jacques, « Spiritualité : Histoire de la notion de spiritualité », in AZRIA R. et HERVIEU-LEGER D. (éd.), *Dictionnaire des faits religieux*, Paris : Presses universitaires de France, 2010, 1186-1189.

LEGER Danièle et HERVIEU Bertrand, *Des communautés pour les temps difficiles: Néo-ruraux ou nouveaux moines*. Paris : Le Centurion, 1983.

OLLITRAULT Sylvie, *Militer pour la planète: Sociologie des écologistes*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2008.

PEREIRA DE QUEIROZ Maria Isaura, *Réforme et révolution dans les sociétés traditionnelles: Histoire et ethnologie des mouvements messianiques*. Paris : Anthropos, 1968.

TAYLOR Bron, *Dark Green Religion: Nature Spirituality and the Planetary Future*.

Berkeley : University of California Press, 2009.

TERTRAIS Bruno, *L'Apocalypse n'est pas pour demain: Pour en finir avec le catastrophisme*. Paris : Denoël, 2011.

WHITE Lynn, « The Historical Roots of Our Ecologic Crisis », *Science*, 155 : 3767 (1967), 1203 -1207.

### **Notice bio-bibliographique**

Jean Chamel est doctorant en anthropologie des processus politico-religieux à la faculté de théologie et de sciences de religions de l'université de Lausanne. Rattaché à l'Institut religions, cultures, modernité (IRCM), il travaille sur les visions du monde écologistes, et s'intéresse plus particulièrement à leurs aspects « religieux ».

### **Résumé**

Certains écologistes développent une vision catastrophique de l'évolution du monde. À rebours d'un certain déterminisme sociologique, cette perspective n'est pas, ou pas uniquement, la conséquence d'une situation de déclassement social, mais peut au contraire être la raison d'une marginalisation relative de ces écologistes catastrophistes. Leur vision globale d'un monde qui court à sa perte s'apparente à l'attente de la fin d'un monde et à l'espérance d'un monde meilleur des mouvements millénaristes. Mais ce rapprochement n'est possible qu'avec certaines réserves : outre l'absence de figure messianique et le caractère scientifique de ce mouvement, sa dimension religieuse n'apparaît pas clairement. On la retrouve plutôt dans des pratiques individuelles de certains écologistes, pratiques liées à une quête de spiritualité avec un fort accent mis sur l'idée de connexion. Alors que l'attente de la catastrophe est fortement mobilisatrice et pousse à agir dans le monde, à vouloir le changer pour lui éviter d'aller dans le mur, l'option spirituelle est à l'inverse démobilisatrice et s'accompagne d'un retrait hors du monde.

### **Abstract**

Some environmentalists see the evolution of the world as catastrophic. This view is not, or not only, the consequence of social demotion, as sociological determinism might suggest; it can also be the reason of the relative marginalization of these catastrophists. Their view of a world that goes to its loss looks similar to the wait for the end of a world and the hope of a better one, typical of the millennial movements. But this research also highlights that catastrophism is scientifically grounded, has no messianic figure, and no clear religious dimension. Such

dimension appears more clearly within the individual practices of some environmentalists, and these spiritual practices are strongly linked with the idea of connection. While waiting for the end of this world is a strong motivation to act in the world, to change it before it collapses, the spiritual option is *a contrario* demotivating and goes along with a withdrawal from the world.